L'IMAGINAIRE DE LA MONTAGNE DANS LES ECRITS D'HENRY BAUCHAU

Corina BOZEDEAN, Assistant Professor Ph.D.,
"Petru Maior" University of Tîrgu Mureş

Abstract: If the emergence of the incandescent invisible, often represented in Henry Bauchau's writings through the volcano imaginary, allows the recuperation of the psyche's depths, the lava, with its faculty of becoming a rock leads to the exigency of stability and anchorage. Hence, the metaphor of the mountain seems the bearer of this attitude, proving to be the place where man and real resonate better, the challenging place that brings back into question the contradictions of life and where one tries hard to keep an equilibrium.

Keywords: imaginary, mountain, invisible, visible, anchorage

Si le surgissement de l'invisible incandescent, souvent représenté chez Henry Bauchau à travers l'imaginaire du volcan, permet une récupération des profondeurs de la psyché, il entraîne en même temps une exigence de stabilité. Car la lave, souvent convoquée par cet imaginaire, dit non seulement le pouvoir de renouvellement, mais aussi la faculté de se faire roche, ce qui renvoie à une exigence de la psyché d'entrer en relation et de s'ancrer dans la matière du monde. En ce sens, la métaphore de la montagne apparaît porteuse des traits de cette attitude, et s'avère le lieu qui fait mieux résonner l'humain et le réel, l'espace du défi qui remet en question les contradictions de la vie et où l'on essaie de tenir en équilibre.

La montagne, qui a constamment nourri l'imaginaire d'Henry Bauchau, notamment pendant son séjour en Suisse, ne fait pas seulement l'objet d'une contemplation, mais devient un élément essentiel de son paysage mental, un lieu d'épreuves, de l'affrontement du moi et de la réalité brute, de la confrontation à soi, tel qu'il apparaît dans la pratique de l'escalade représentée dans *Le Boulevard périphérique*. Le roman est structuré en deux récits dont le narrateur est le protagoniste : il y a d'une part l'histoire de Paule, sa belle-fille, atteinte par le cancer dans un hôpital de la région parisienne, et, d'autre part, le souvenir d'un ami de jeunesse Stéphane, de leurs escalades dans les Ardennes au début de la guerre, avant que Stéphane soit capturé par l'officier nazi, Shadow et périsse dans des circonstances inconnues. Les deux récits, qui constituent la trame du roman *Le Boulevard périphérique,* sont construits d'une part autour de l'horizontalité (le périphérique qui mène vers l'hôpital de Paule) et, de l'autre, autour de la verticalité (les escalades de Stéphane). L'horizontalité du périphérique correspond à l'horizon angoissant de « la ville calcinée » (*BP*, p. 48), qui change toujours de perspective, d'où la difficulté d'y trouver des attaches. L'escalade apparaît alors comme réponse à la menace de la mort, l'élévation étant une manière de fuir à son appréhension obsédante et une tentative symbolique de s'y opposer en « résistant », comme le fait Stéphane.

La montagne est chez Henry Bauchau le lieu où s'élaborent les valeurs de la vie. Elle correspond à l'effort de dépasser les obstacles et d'aller vers l'invisible. Mais le mouvement vertical vers le haut implique toujours chez Henry Bauchau un mouvement vertical vers le

BDD-A23432 © 2013 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:29 UTC)

bas, car seul le mouvement de descente assure la reconquête de soi nécessaire à l'élévation spirituelle. À l'avancement, au progrès correspond toujours un nécessaire recul vers le passé, l'originel.

L'inquiétude de la mort qui guette partout dans le roman, instaure un rapport dialectique entre la sensation de vacuité et le stable susceptible d'apporter le plein, polarisé autour de l'imaginaire de la montagne. La dureté de la roche qui sollicite le sujet devient ainsi une source d'émotions, elle entraîne une é-motion qui pousse le moi à sortir de soi et à aller à la rencontre de la matérialité du monde, à se faire chair du monde, comme Stéphane a l'occasion d'éprouver sur le rocher. Un désir d'aller vers l'inconnu se donne alors à lire, une tentative d'atteindre la structure d'horizon comprise par Michel Collot comme « une ap-présentation de ce qui échappe aux sens»[1]. L'espace de la montagne s'avère ainsi doublement révélateur : il donne un sens au réel, au visible, mais il entraîne en même temps un désir d'aller vers l'invisible. L'escalade de la montagne s'inscrit dans une dialectique de la coïncidence et de la séparation, qui rappelle par ailleurs le *Château* de Kafka, écrivain cher à Bauchau[2].

L'homme qui fréquente constamment le rocher dans la pratique de l'escalade s'imprègne de sa matérialité et devient finalement rocher : « Il est l'ombre comme tout à l'heure il sera le rocher » (*BP*, p. 56). Ce corps à corps avec la montagne, qui représente une manière de sentir le contact avec le monde, n'est pas sans renvoyer à un passage de Jean Giono : « J'étais obligé de me mêler dans les grands sentiments du granit, dans la psychologie des montagnes, des forêts, des torrents et des révolutions du soleil»[3]. En s'imprégnant de la matérialité du monde, Stéphane échappe d'une certaine façon à la finitude, à la dégradation.

Le face à face avec le rocher est une confrontation avec la matière de la vie, dont la résistance conditionne notre évolution. L'image rappelle le rocher de Sisyphe, non dans sa connotation tragique, mais comme expression de la nécessité du combat. Escalader la montagne constitue une épreuve individuelle, une tentative de grimper les différentes marches de la vie par une remontée vers les forces enfouies dans le moi : « C'est de ce regard que Stéphane scrutait le rocher avant d'entreprendre une escalade et c'est de ce même regard, qui ressemblait un peu alors à celui d'un oiseau de proie, qu'il étudiait les prises possibles en cours d'ascension » (*BP*, p. 10). Manière de fixer dans l'immobilité l'instabilité, l'escalade accentue en même temps la sensation de fragilité de la stabilité et redit la vie soumise à la menace des chutes et des brisures :

À un passage un peu délicat il faut contourner le rocher en se tenant en équilibre que sur un pied tandis que l'autre, à tâtons, cherche une vire sur laquelle s'élever. On est forcé de poser le regard vers le bas. Nous ne sommes pas très haut, assez pourtant pour que la sensation du vide me trouble. Tout se met à tournoyer légèrement et mon pied tremble sur la prise qu'il faut quitter sans que j'arrive à trouver l'autre. Je pense : Je vais dévisser. À ce moment je vois son regard, tourné vers moi, pendant qu'il tend un peu la corde pour

[1] Michel Collot, *La poésie moderne et la structure d'horizon,* PUF, « Ecritures », 1989.
[2] La même tension entre accessible et inaccessible, sous-tendue par l'image de la montagne, en écho au roman de Kafka, est lisible selon Jacques Depreux chez André du Bouchet, qui fait du paysage montagnard le lieu de l'effort de l'homme pour dépasser l'obstacle et atteindre l'autre côté du visible. Voir à cet égard Jacques Depreux, *André du Bouchet ou la parole traversée,* Seyssel, Champ Vallon, « Champ Poétique », 1988, p. 20-21.
[3] Jean Giono, « L'eau vive », *Œuvres romanesques complètes,* III, Paris, Gallimard, « La Pléiade », p. 140

BDD-A23432 © 2013 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:29 UTC)

m'assurer mieux et j'entends sa voix très calme : 'Lève un peu la jambe gauche, tu vas trouver la prise. Ensuite n'hésite pas, lance le bras droit vers le haut, il y a une petite vire pour te hausser'. Je sens que ce moment est décisif, j'oserai ou je n'oserai pas être un grimpeur et de toutes mes forces je veux le devenir. Je passe, je le rejoins (*BP*, p. 9).

Le rythme du texte, par l'alternance des phrases longues et courtes, voire minimales, ainsi que la juxtaposition des antonymes (j'oserai / je n'oserai pas) imite bien l'avancement du corps sur la montagne. L'escalade, à l'instar de la vie, est un avancement fait dans la discontinuité. Le mouvement alternatif du pied qui cherche appui sur la vire, alors que l'autre se projette en avant, est la marque d'une succession d'équilibres et de déséquilibres. L'affrontement des aspérités, la recherche de la prise et l'attention aux mouvements disent « la brutale insécurité de la vie » (*BP*, p. 57), la fragilité existentielle entre le passage et la chute, le sommet et l'abîme, la joie et l'angoisse. La montagne révèle la fragilité des attachements, souvent illusoires. La lente ascension vers le sommet par « la roche glissante » (*BP*, p. 16), la vire qui cède sous le poids du corps, le rattrapage « en calant son pied et sa main gauches dans une faille » (*BP*, p. 17) en essayant de garder son calme, n'est en effet qu'une métaphorisation du lent cheminement vers la mort, où la redescente dans une petite grotte aux pieds du rocher n'est que le refuge provisoire, face à un destin implacable.

De même que l'ascension de la montagne, sa descente dans la pratique du ski, exige la concentration, la maîtrise du corps et des forces intérieures, « une pratique, un apprentissage» (*BP*, p. 8), qui sont les mêmes dans l'exercice du sport et dans celui de la vie:

[…] le ski focalise toute l'attention sur le passage à franchir, les bosses, les virages, la vitesse à ne pas dépasser, être là, comme sur le rocher avec Stéphane, la matière profonde et indifférente du monde pénètre en nous. Il ne s'agit plus de gestes, de pentes, de risques mais de soleil et d'astres invisibles mais présents. Il s'agit de la neige et de s'identifier à elle, comme Stéphane, à quatre pattes sur le rocher, s'identifiait à lui (*BP*, p. 30).

La vigilance du skieur et le permanent souci du grimpeur de se tenir en équilibre, confrontés tantôt à l'enthousiasme, tantôt à l'angoisse, « les nombreux instants de risque, de force et de victoire » (*BP*, p. 12), ainsi que les brusques freinages sur le périphérique, relèvent d'une dynamique de la vie soumise au contrôle et à la retenue, tel que le narrateur du *Boulevard périphérique* le laisse comprendre dans une de ses interrogations : « Comment supporter cette vie partagée entre le doute et l'espérance, comment ne pas la supporter ? » (*BP*, p. 67).

La confrontation avec la dureté de la montagne remet en question la condition de l'homme et sa place dans le réel rugueux et compact, celui du « béton nu » (*BP*, p. 67), où la survie est aussi difficile que la possibilité d'Antigone de tenir debout dans la grotte : « Tu te soulèves, tu t'accroches en te servant des aspérités de la pierre, tu peux t'asseoir, reprendre souffle » (*A*, p. 301).

La résistance de Prométhée face aux menaces de dévoiler le destin réservé à Zeus, cloué sur un rocher et tourmenté par les vents, représente aussi une manière de tenir en équilibre. En affirmant ses convictions, il « résiste » et « persiste » (*TC*, p. 173) par sa capacité de révolte, de négation, qui lui suffit pour survivre : « Solitude, obscurité, détresse, ma négation affirme mon vécu » (*TC*, p. 173). Le minéral devient un point d'appui salvateur qui permet de « tenir » au monde, exigence affirmée également dans les romans *Antigone* (*A*, p. 198) et *Le Régiment noir* (*RN*, p. 203). La recherche de la dure résistance trouve écho dans

BDD-A23432 © 2013 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:29 UTC)

un proverbe rappelé parfois par son père et que l'écrivain trouve tout à fait juste : « qui dure endure » (*JA*, p. 273). On ne peut pas avancer dans la vie sans endurer ses épreuves, tout comme la marche d'Antigone est soutenue par son « cœur endurant » (*A*, p. 198).

La montagne devient l'élément d'une révélation qui réconcilie l'homme avec lui-même, non pas dans un détachement du monde, mais dans l'attachement. Le désir de dépassement oblige à accepter aussi les limites, à garder un juste équilibre entre l'enthousiasme et la mesure, « la commune obligation de gagner et de perdre sa vie » (*BP*, p. 36). À l'instar de la « roche glissante » (*BP*, p. 16), du rocher « friable » (*BP*, p. 17), la vie n'est pas une avancée linéaire, mais une série de discontinuités et de ruptures, un trajet « qui monte et qui descend, avec ses chutes / avec ses embellies » (*PC*, p. 221) et où le déséquilibre peut se trouver un point d'appui. Se situer entre la terre et le ciel, comme dans la pratique de l'escalade, signifie une oscillation entre la matière et l'esprit, les élans vitaux ou les tourments spirituels. L'escalade fait penser au rocher de Sisyphe, toujours roulant vers le bas et toujours remontant vers le sommet, dans une lutte perpétuelle, comme dans les lois géologiques de la matière, qui s'érode et se recompose constamment.

La montagne marque ainsi une dynamique de l'appropriation du réel. Moins le signe d'une ivresse de l'élévation, l'escalade du rocher traduit une manière d'accès à la substance même de la vie. Se tenir sur la montagne, c'est prendre sa place dans le monde, prendre sa vie en main, en affrontant les incertitudes et les bouleversements existentiels, dans le silence subtil de l'intimité de l'âme, comme le suggère le passage du *Livre des rois*, XIX, 11-13 que le narrateur lit lors de l'enterrement de Paule, reproduit aussi dans le *Passage de la Bonne-Graine,* ainsi que dans *Le Boulevard péripherique* :

Sors et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur : voici, le Seigneur va passer. Il y eut devant le Seigneur un vent fort et puissant qui érodait les montagnes et fracassait les rochers ; le Seigneur n'était pas dans le vent. Après le vent il y eut un tremblement de terre ; le Seigneur n'était pas dans le tremblement de terre. Après le tremblement de terre il y eut le feu ; le Seigneur n'était pas dans le feu. Et après le feu, le bruissement d'un silence tenu. Alors, en l'entendant, Elie se voilà le visage avec son manteau (*PBG*, p. 148-149 ; *BP*, p. 255).

En définitive, la difficulté de tenir en équilibre sur la montagne entre en résonance avec les contradictions qui régissent ce monde, dont la majeure est celle de la vie et de la mort. L'esprit retrouve dans la montagne un espace pour déployer sa liberté, sa légèreté, mais en même temps il se voit confronté à la pesanteur qui conditionne son mouvement ascensionnel, comme dans la vie, une alternance de quiétudes et d'inquiétudes, comme le suggère le poème « Le capricorne » : « la double voie du rythme divin / Ecoutant la pierre allant aux abîmes / Ou l'oiseau royal montant vers les cimes » (*PC*, p. 57).

La dialectique entre visible et invisible, qu'instaure l'image de la montagne, sollicite aussi un questionnement du destin, inscrit moins dans le chemin des étoiles, que dans le cheminement terrestre : « Chose étrange, j'avais tout à fait oublié le dialogue d'Antigone et d'Œdipe sous les étoiles, lorsqu'ils parviennent à une sorte d'illumination. Œdipe pourtant, lorsqu'il en sort, constate que ça n'efface pas sa voie à lui, plus tâtonnante, plus terrestre » (*JAJ*, p. 304-305). Dans cette perspective, l'ascension de la montagne est intimement liée au parcours d'Œdipe sur la route en ce qu'elle devient une étape transitoire, non pas vers un univers qui succède à la vie, vers un au-delà invisible, mais un parcours vers soi-même. La

BDD-A23432 © 2013 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:29 UTC)

route et la montagne sont des métaphores de la vie, leurs aspérités étant autant d'obstacles et de blessures nécessaires à l'accomplissement de l'individu, qui, en acceptant la fatalité (les étoiles), poursuit son destin dans la nécessité.

Bibliographie sélective

BAUCHAU Henry : *Poésie complète*, Arles, Actes Sud, 2009 ; *Le Boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008 ; *Jour après jour. Journal 1983-1989*, [Bruxelles, Les Éperonniers, « Maintenant ou jamais », 1992], Arles, Actes Sud, « Babel », 2003 ; *Passage de la Bonne-Graine. Journal (1997-2001)*, Arles, Actes Sud, 2002 ; *Théâtre complet : La reine en amont, Gengis Khan, Prométhée enchaîné*, Arles, Actes Sud, « Papiers », 2001 ; *Antigone*, [Arles, Actes Sud, 1997], Paris, J'ai lu, 2001 ; *Journal d'*Antigone *(1989-1997)*, Arles, Actes Sud, 1999 ; *Le Régiment noir*, [Paris, Gallimard, 1972], Bruxelles, Labor, 1992.

COLLOT Michel, *La poésie moderne et la structure d'horizon,* PUF, « Ecritures », 1989 ; DEPREUX Jacques, *André du Bouchet ou la parole traversée*, Seyssel, Champ Vallon, « Champ Poétique », 1988 ; GIONO Jean, « L'eau vive »*, Œuvres romanesques complètes*, III, Paris, Gallimard, « La Pléiade » ; SIGANOS André, VIERNE Simone (dir.), *Montagnes imaginées, montagnes représentées : nouveaux discours sur la montagne, de l'Europe au Japon*, Grenoble, ELLUG, « Ateliers de l'imaginaire », 2000.

BDD-A23432 © 2013 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:46:29 UTC)